

« Être radical, c'est aller à la racine des problèmes et à la hauteur des solutions »



Méditation sur l'obéissance et la liberté

Simone Weil, la jeune philosophe (1909-1943), a toujours abordé les problèmes les plus complexes avec simplicité, courage et intelligence. En voici l'illustration, avec ce large extrait – l'intégralité est disponible sur notre blog – d'une méditation écrite à la fin des années 30 et consacrée à la question : pourquoi le plus grand nombre se soumet-il au plus petit ? Le propos est fécond et renverse bien des idées reçues d'hier ou d'aujourd'hui.

La soumission du plus grand nombre au plus petit, ce fait fondamental de presque toute organisation sociale, n'a pas fini d'étonner tous ceux qui réfléchissent un peu. Nous voyons, dans la nature, les poids les plus lourds l'emporter sur les moins lourds, les races les plus prolifiques étouffer les autres. Chez les hommes, ces rapports si clairs semblent renversés. Nous savons, certes, par une expérience quotidienne, que l'homme n'est pas un simple fragment de la nature, que ce qu'il y a de plus élevé chez l'homme, la volonté, l'intelligence, la foi, produit tous les jours des espèces de miracles. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. La nécessité impitoyable qui a maintenu et maintient sur les genoux les masses d'esclaves, les masses de pauvres, les masses de subordonnés, n'a rien de spirituel ; elle est analogue à tout ce qu'il y a de brutal dans la nature. Et pourtant elle s'exerce apparemment en vertu de lois contraires à celles de la nature. Comme si, dans la balance sociale, le gramme l'emportait sur le kilo.

Il y a près de quatre siècles, le jeune La Boétie, dans son *Contr'Un*, posait la question. Il n'y répondait pas. De quelles illustrations émouvantes pourrions-nous appuyer son petit livre, nous qui voyons aujourd'hui, dans un pays qui couvre le sixième du globe, un

seul homme saigner toute une génération ! C'est quand sévit la mort que le miracle de l'obéissance éclate aux yeux. Que beaucoup d'hommes se soumettent à un seul par crainte d'être tués par lui, c'est assez étonnant ; mais qu'ils restent soumis au point de mourir sur son ordre, comment le comprendre ? Lorsque l'obéissance comporte au moins autant de risques que la rébellion, comment se maintient-elle ?

(...) Les marxistes n'ont pas facilité une vue claire du problème en choisissant l'économie comme clef de l'énigme sociale. Si l'on considère une société comme un être collectif, alors ce gros animal, comme tous les animaux, se définit principalement par la manière dont il s'assure la nourriture, le sommeil, la protection contre les intempéries, bref la vie. Mais la société considérée dans son rapport avec l'individu ne peut pas se définir simplement par les modalités de la production. On a beau avoir recours à toutes sortes de subtilités pour faire de la guerre un phénomène essentiellement économique, il éclate aux yeux que la guerre est destruction et non production. L'obéissance et le commandement sont aussi des phénomènes dont les conditions de la production ne suffisent pas à rendre compte. Quand un vieil ouvrier sans travail et sans secours périt silencieusement dans la rue ou dans un taudis, cette soumission qui s'étend jusque dans la mort ne peut pas s'expliquer par le jeu des nécessités vitales. La destruction massive du blé, du café, pendant la crise est un exemple non moins clair. La notion de force et non la notion de besoin constitue la clef qui permet de lire les phénomènes sociaux.

Galilée n'a pas eu à se louer, personnellement, d'avoir mis tant de

génie et tant de probité à déchiffrer la nature ; du moins ne se heurtait-il qu'à une poignée d'hommes puissants spécialisés dans l'interprétation des Écritures. L'étude du mécanisme social, elle, est entravée par des passions qui se retrouvent chez tous et chez chacun. Il n'est presque personne qui ne désire soit bouleverser, soit conserver les rapports actuels de commandement et de soumission. L'un et l'autre désir met un brouillard devant le regard de l'esprit, et empêche d'apercevoir les leçons de l'histoire, qui montre partout les masses sous le joug et quelques-uns levant le fouet.

Les uns, du côté qui fait appel aux masses, veulent montrer que cette situation est non seulement inique, mais aussi impossible, du moins pour l'avenir proche ou lointain. Les autres, du côté qui désire conserver l'ordre et les privilèges, veulent montrer que le joug pèse peu, ou même qu'il est consenti. Des deux côtés, on jette un



voile sur l'absurdité radicale du mécanisme social, au lieu de regarder bien en face cette absurdité apparente et de l'analyser pour y trouver le secret de la machine. En quelque matière que ce soit, il n'y a pas d'autre méthode pour réfléchir. L'étonnement est le père de la sagesse, disait Platon.

Puisque le grand nombre obéit, et obéit jusqu'à se laisser imposer la souffrance et la mort, alors que le petit nombre commande, c'est qu'il n'est pas vrai que le nombre soit une force. Le nombre, quoi que l'imagination nous porte à croire, est une faiblesse. La faiblesse est du côté où on a faim, où on s'épuise, où on supplie, où on tremble, non du côté où on vit bien, où on accorde des grâces, où on menace. Le peuple n'est pas soumis bien qu'il soit le nombre, mais parce qu'il est le nombre. Si dans la rue un homme se bat contre vingt, il sera sans doute laissé pour mort sur le pavé. Mais sur un signe d'un homme blanc, vingt coolies annamites peuvent être frappés à coups de chicotte, l'un après l'autre, par un ou deux chefs d'équipe.

La contradiction n'est peut-être qu'apparente. Sans doute, en toute occasion, ceux qui ordonnent sont moins nombreux que ceux qui obéissent. Mais précisément parce qu'ils sont peu nombreux, ils forment un ensemble. Les autres, précisément parce qu'ils sont trop nombreux, sont un plus un plus un, et ainsi de suite. Ainsi la puissance d'une infime minorité repose malgré tout sur la force du nombre. Cette minorité l'emporte de beaucoup en nombre sur chacun de ceux qui composent le troupeau de la majorité. Il ne faut pas en conclure que l'organisation des masses renverserait le rapport ; car elle est impossible. On ne peut établir de cohésion qu'entre une petite quantité d'hommes. Au-delà, il n'y a plus que juxtaposition d'individus, c'est-à-dire faiblesse.

Il y a cependant des moments où il n'en est pas ainsi. À certains moments de l'histoire, un grand souffle passe sur les

Lire la suite au verso...

masses; leurs respirations, leurs paroles, leurs mouvements se confondent. Alors rien ne leur résiste. Les puissants connaissent à leur tour, enfin, ce que c'est que de se sentir seul et désarmé; et ils tremblent. Tacite, dans quelques pages immortelles qui décrivent une sédition militaire, a su parfaitement analyser la chose. « Le principal signe d'un mouvement profond, impossible à apaiser, c'est qu'ils n'étaient pas disséminés ou manœuvrés par quelques-uns, mais ensemble ils prenaient feu, ensemble ils se taisaient, avec une telle unanimité et une telle fermeté qu'on aurait cru qu'ils agissaient au commandement. » Nous avons assisté à un miracle de ce genre en juin 1936, et l'impression ne s'en est pas encore effacée.

De pareils moments ne durent pas, bien que les malheureux souhaitent ardemment les voir durer toujours. Ils ne peuvent pas durer, parce que cette unanimité, qui se produit dans le feu d'une émotion vive et générale, n'est compatible avec aucune action méthodique. Elle a toujours pour effet de suspendre toute action, et d'arrêter le cours quotidien de la vie. Ce temps d'arrêt ne peut se prolonger; le cours de la vie quotidienne doit reprendre, les besognes de chaque jour s'accomplir. La masse se dissout de

nouveau en individus, le souvenir de sa victoire s'estompe; la situation primitive, ou une situation équivalente, se rétablit peu à peu; et bien que dans l'intervalle les maîtres aient pu changer, ce sont toujours les mêmes qui obéissent.

« *Le peuple n'est pas soumis bien qu'il soit le nombre, mais parce qu'il est le nombre* »

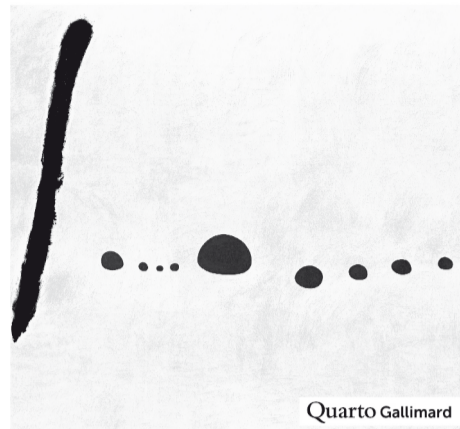
Les puissants n'ont pas d'intérêt plus vital que d'empêcher cette cristallisation des foules soumises, ou du moins, car ils ne peuvent pas toujours l'empêcher, de la rendre le plus rare possible. Qu'une même émotion agite en même temps un grand nombre de malheureux, c'est ce qui arrive très souvent par le cours naturel des choses; mais d'ordinaire cette émotion, à peine éveillée, est réprimée par le sentiment d'une impuissance irrémédiable. Entretenir ce sentiment d'impuissance, c'est le premier article d'une politique habile de la part des maîtres.

L'esprit humain est incroyablement flexible, prompt à imiter, prompt à plier sous les circonstances extérieures. Celui qui obéit, celui dont la parole d'autrui

détermine les mouvements, les peines, les plaisirs, se sent inférieur non par accident, mais par nature. À l'autre bout de l'échelle, on se sent de même supérieur, et ces deux illusions

Simone Weil

Œuvres



se renforcent l'une l'autre. Il est impossible à l'esprit le plus héroïquement ferme de garder la conscience d'une valeur intérieure, quand cette conscience ne s'appuie sur rien d'extérieur. Le Christ lui-même, quand il s'est vu abandonné de tous, bafoué, méprisé, sa vie comptée pour rien, a perdu un moment le sentiment de sa mission; que peut

vouloir dire d'autre le cri: « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Il semble à ceux qui obéissent que quelque infériorité mystérieuse les a prédestinés de toute éternité à obéir; et chaque marque de mépris, même infime, qu'ils souffrent de la part de leurs supérieurs ou de leurs égaux, chaque ordre qu'ils reçoivent, surtout chaque acte de soumission qu'ils accomplissent eux-mêmes les confirme dans ce sentiment.

Tout ce qui contribue à donner à ceux qui sont en bas de l'échelle sociale le sentiment qu'ils ont une valeur est dans une certaine mesure subversif. (...)

Simone Weil

Pour lire l'intégralité de ce texte : <https://www.lantivol.com>

Pour aller plus loin, voir : Simone Weil, *Oppression et liberté*, Gallimard, Coll. *Espoir*, Paris, 1955

Simone Weil, *Œuvres*, Gallimard, Coll. *Quarto*, Paris, 1999, 1288 pages

Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire ou Le Contr'un*, vers 1548

BIBLIOTHÈQUE RADICALE



À propos de « En travail. Conversations sur le communisme » de Bernard Friot et Frédéric Lordon

C'est surfant sur le succès, hélas conscript à la « gauche radicale », des écrits et interventions de Bernard Friot et Frédéric Lordon que les éditions La Dispute ont décidé de publier, en 2021, une série d'entretiens croisés entre les deux intellectuels. Reprenant largement leurs postulats et analyses déjà présents dans leurs ouvrages respectifs, cette « conversation » veut contribuer à la formulation d'une « proposition globale » de sortie du capitalisme : le communisme.



Par-delà les débats de « dé à coudre » – pour reprendre l'expression de F. Lordon – qui jalonnent l'ouvrage et causeront forcément quelques bâillements, l'intérêt de la discussion tourne, me semble-t-il, autour de deux idées principales.

Premièrement, il est impératif d'en finir avec ce qui sclérose les milieux militants depuis des décennies. À savoir : les luttes défensives et les syndicats repliés sur la seule « ligne de défense des victimes », les mythes de l'harmonie sociale et du paradis terrestre à venir qui irriguent les imaginaires révolutionnaires, l'idéalisation du localisme ou de la ZAD récupérés comme « lieu d'opportunisme intellectuel chic ». Les propos et travaux de Friot et Lordon invitent à cette déconstruction. Le premier nous donne à voir un « communisme déjà-là », notamment incarné dans les régimes de la sécurité sociale et de la fonction publique. Le second

fait état d'une « radicalisation du capital » pour lequel le compromis n'est plus une option, ainsi que d'une fascisation grandissante de nos sociétés. C'est afin de « ne pas se raconter d'histoire » (Althusser) que les deux compères insistent donc sur les conditions idéelles et matérielles de l'émancipation.

Secondement, dans la proposition communiste élaborée par Friot et portée par Lordon, la souveraineté sur le travail apparaît comme un enjeu majeur, décisif. En mettant la focale sur la division du travail, il s'agit d'en considérer tous les tenants et aboutissants et de ne pas faire l'impasse sur les questions relatives aux institutions, à la violence, à l'État ou à la monnaie. Ainsi cette souveraineté implique-t-elle délibération collective, travail vivant et utilité sociale; mais aussi règles, contraintes et risques qu'on ne saurait esquiver. Que ce soit dans les institutions de la qualification ou les caisses d'investissement – caractéristiques, avec le salaire à vie, de la proposition communiste – il y aura toujours des risques de réseautage, de copinage – à l'image du champ universitaire –, voire de corruption qu'il faut avoir en tête pour mieux y faire face.

Dès lors, le droit à la souveraineté sur le travail doit gouverner nos mobilisations car il conditionne la sortie du capitalisme. On regrettera cependant que le terme « communisme », et tout ce qu'il véhicule et implique historiquement, soit peu discuté. De même, pour prolonger la réflexion, il paraît essentiel, si l'on veut être souverain collectivement sur les moyens et conditions de production, de limiter ou sortir de la bureaucratisation – élément non discuté dans l'ouvrage – qui a pourtant totalement colonisé notre vie.

Ariane Randeau

LES BRÈVES DU SATIRIQUE



Voie sans issue



Rrrrr...

Macron veut une fois de plus tricher avec l'Histoire : il s'est mis en tête de créer un nouveau CNR, « Conseil National de la Refondation » au lieu de la « Résistance ». Mais c'est surtout l'état de nerfs du PR qui inquiète son entourage. Depuis le revers des législatives, il ne décolère pas et on raconte même en haut lieu qu'il écouterait en boucle, fulminant de rage, la chanson de Bashung « Résident, résident de la république ».

Un beau geste

Durant la campagne des présidentielles, la candidate LR Valérie Pécresse n'a cessé de dénoncer l'envolée des dépenses publiques et de la dette. Conséquence avec elle-même, elle a préféré se maintenir sous les 5% des suffrages exprimés, seuil à partir duquel se déclenche le remboursement par l'État des frais de campagne.

Détournement de sigle

Clémentine Autain, Sophia Chikirou, Raquel Garrido, trois figures notoires de La France insoumise, siègent à l'Assemblée nationale et au Conseil de la Région Île-de-France. Elles ont dû mal comprendre le sens de L'AEC :

c'est L'Avenir en commun, pas L'Avenir en cumul !

Éructations « communistes »

Nicolas Sansu (PCF), maire de Vierzon depuis 2008 et député de la 2ème circonscription du Cher depuis le 19 juin dernier, a dû faire un choix entre ses deux mandats : on ne peut en effet être parlementaire et diriger un exécutif local (art. L.O. 141-1 du Code électoral). Du coup, il s'emballa et éructa plus que de coutume. L'autre jour, sur l'un des marchés de la ville, il croise quelques-uns de ses concitoyens, ceux-là même qui ont créé « Vierzon Nord, hangars et tout camion, c'est NON » et s'opposent à un projet de plateforme logistique qui a toutes les faveurs de Nicolas. « Si vous partez, leur lance-t-il, en Tribunal administratif et que le projet est remis en cause, vous aurez à payer le dédit, c'est moi qui vous le dis, le promoteur vous fera vendre votre maison ». Les ditsconcitoyens lui ont tôt fait remarquer qu'en vertu de l'article 1 de la charte de l'élu local (art. L. 1111-1 du code général des collectivités territoriales), ce dernier « exerce ses fonctions avec impartialité, diligence, dignité, probité et intégrité. » Compris ?

Dilemme écolo

Depuis qu'il est devenu député de la 1ère circonscription d'Indre-et-Loire, la devinette suivante, directement importée de Grenoble et de son journal *Le Postillon*, circule à Tours : Charles Fournier est-il un vert à moitié vide ou un vide à moitié vert ?

Pensée d'époque

Ce n'est pas tant la robotisation de la production qui menace l'homme d'un irrémédiable asservissement que la robotisation simultanée de l'homme lui-même. (Edward Abbey, *Propos de table sur la fin du monde*)